

Ivan Jablonka
Université Paris XIII-Nord

Perec chercheur en sciences sociales

Résumé

Perec est un écrivain capable d'inspirer les chercheurs, le praticien d'une littérature compatible avec la méthode. Il a inventé des objets (société de consommation, mémoire de la Shoah, judéité), mis en œuvre une démarche (*estrangement*, « je » de méthode, infra-ordinaire) et défini des formes de l'histoire (littérature sous contrainte, historiographie du vide), bien loin de l'« Histoire » avec un grand H ou « sa grande hache ». Le Perec chercheur en sciences sociales, c'est l'écrivain qui inspire historiens, sociologues, anthropologues, géographes, parce qu'il parle leur langage et partage leur quête. De ce besoin de comprendre est née une littérature profondément historique et sociologique, un ensemble de textes-recherches et de livres-enquêtes, une écriture du réel, qui pense et qui aide à démontrer.

Abstract

Perec is a writer capable of inspiring scholars, the practitioner of a literature which is consistent with the method. He devised objects (consumer society, memory of the Holocaust, Jewishness), implemented an approach (*estrangement*, “I” of method, infra-ordinary), and defined forms of history (literature under constraint, historiography of emptiness), far away from “History” with its capital H or “its big ax.” As a researcher in the social sciences, Perec is the writer who inspires historians, sociologists, anthropologists, geographers, because he speaks their language and partakes in their quest. From this need for understanding arose a deeply historical and sociological literature, a cluster of research-texts and investigation-books, a writing of the real world, which engages in reflection and helps demonstrate theses.

Mots-clés : formes, histoire, réel, Shoah, société.

Perec aurait apprécié, je crois, qu'on s'amuse à le présenter de mille et une manières ; plus exactement, qu'on dresse une liste (non exhaustive) de ses possibles identités.

Écrivain (1936-1982)

Juif

Orphelin de la Shoah

Français d'origine polonaise

Villardien

Parisien

Habitant de la rue Vilin

Interne au lycée d'Étampes

Élève de Jean Duvignaud

Mari de Paulette Pétras

Fondateur de la revue *La Ligne générale*

Documentaliste au CNRS

Membre de l'Oulipo

Auteur de *La Disparition* et de *W ou le Souvenir d'enfance*

Prix Renaudot 1965 pour *Les Choses*

Prix Médicis 1978 pour *La Vie mode d'emploi*

Fumeur

Barbu

Cruciverbiste

Félinophile

Pléiadisé

Perec est l'auteur d'une œuvre extrêmement variée – romans, récits, autobiographies, mots croisés, acrostiches, ainsi que des textes échappant à toute tentative de définition : *Petit traité invitant à la découverte de l'art subtil du go*, *La Boutique obscure* ou encore *L'Art et la Manière d'aborder son chef de service pour lui demander une augmentation*. Son intérêt pour le cinéma ne s'est jamais démenti : il a réalisé avec son ami Robert Bober un documentaire sur les émigrants, *Récits d'Ellis Island*, et signé les dialogues de *Série noire* d'Alain Corneau.

Telle une jouissive inclassabilité, cette « versatilité systématique » est revendiquée par Perec dans « Notes sur ce que je cherche » : « Je n'ai jamais écrit deux livres semblables. »¹ Dans le même texte, il se compare à un paysan

qui cultiverait plusieurs champs, betteraves dans l'un, luzerne dans l'autre, maïs dans un troisième. Il est d'autant plus problématique d'enfermer Perec dans une image toute faite que lui-même s'est toujours refusé à se couler dans un moule, à appliquer une « recette » qui marcherait.

D'où ma gêne face à ces portraits-pièges, tellement vrais qu'ils en deviennent des clichés : Perec l'original, le trublion rigolard ; Perec l'inventeur de palindromes et d'anagrammes ; Perec le romancier très novateur, machine à écrire, pompe à fiction.

Lire Perec, lui rendre hommage par le plaisir renouvelé qu'on tire de ses textes, c'est aussi rechercher une manière inédite de parler de lui. Aborder Perec toujours « autrement ». L'idée que je voudrais développer ici est la suivante : Perec peut être considéré comme un chercheur en sciences sociales. Non pas un agrégé de quelque chose, un spécialiste de pré carré, mais un écrivain capable d'inspirer les chercheurs, un « scrivain » qui a des choses à dire aux sciences sociales, le praticien d'une littérature compatible avec la méthode.

En passant en revue ce que Perec apporte à l'histoire, à la sociologie, à l'anthropologie, à la géographie, on le replace dans l'entre-deux, dans le on-ne-sait-pas-vraiment, à la frontière de genres qu'on croyait disjoints ; on a la satisfaction toute perecquienne de déranger les classements attendus (Perec-romans, Perec-fiction) et de troubler le face-à-face entre les écrivains et les spécialistes de littérature qui les étudient.

Ce faisant, je voudrais mener une réflexion sur la liberté qu'offrent les disciplines : disciplines qui composent les sciences sociales, mais aussi discipline de l'esprit, discipline du style et, enfin, discipline de soi. La littérature ne s'oppose pas aux sciences sociales. Elles se complètent.

Les objets

Tout au long de sa vie, Perec a « inventé » des objets de recherche. Ces thèmes nouveaux, il les a dégagés, éclairés, approfondis, tournés et retournés, prouvant qu'ils étaient bons à étudier.

Perec est d'abord l'historien-sociologue de la société de consommation. *Les Choses* raconte les débuts d'un jeune couple des années 1960, Jérôme, 24 ans, et Sylvie, 22 ans, entre la sortie de la jeunesse et l'entrée dans la vie active, entre la fin des études et l'installation dans une carrière. Psychosociologues, ils n'ont pas un vrai métier, ni une grande ambition, ni un vif enthousiasme pour ce qu'ils font. Cadres très moyens, modérément

modestes, ils appartiennent à une génération de la demi-abondance, de la semi-activité, à la lisière de la société de consommation ; mais cette société suscite leur envie, parce que leur métier consiste précisément à interroger des consommateurs.

Il y eut la lessive, le linge qui sèche, le repassage. Le gaz, l'électricité, le téléphone. Les enfants. Les vêtements et les sous-vêtements. La moutarde. Les soupes en sachets, les soupes en boîtes. Les cheveux : comment les laver, comment les teindre, comme les faire tenir, comment les faire briller. Les étudiants, les ongles, les sirops pour la toux, les machines à écrire, les engrais, les tracteurs, les loisirs, les cadeaux, la papeterie, le blanc, la politique, les autoroutes, les boissons alcoolisées, les eaux minérales, les fromages et les conserves, les lampes et les rideaux, les assurances, le jardinage.

Rien de ce qui était humain ne leur fut étranger.²

Jérôme et Sylvie n'ont pas de conscience politique, pas de goûts propres. En revanche, ils sont fascinés par les choses et surtout leur apparence. Ils sont tentés par l'abondance, attirés par le « tout prêt », le « consommable tout de suite ». Friands des conseils de *L'Express*, ils se laissent bercer par l'air du temps.

À la parution des *Choses*, de nombreux critiques ont salué une « étude sociologique », moins œuvre littéraire que témoignage, description des mœurs du temps ; une journaliste a même parlé d'« un document de sociologue littéraire ». Embarrassé par cette lecture, Perec a décliné l'appellation de sociologue, rappelant qu'il était « tout entier du côté du langage ».

Mais il y a fort à parier que Perec rejetait surtout l'étiquette qui enferme. Car il y a une différence fondamentale entre le diplôme, le métier, l'appartenance professionnelle, et l'objet que l'écrivain se donne, son cadre d'exercice intellectuel, en l'occurrence une « histoire des années soixante ». Sur ce plan, l'adhésion de Perec est sans ambiguïté : « Je suis tout entier plongé dans la sociologie de la quotidienneté », pour « rendre compte de l'ethnologie de nous-mêmes ».³ Le roman *Les Choses* est parcouru de raisonnements de sciences sociales : une mutation décisive a eu lieu dans les années d'après-guerre, qui a fait advenir une société nouvelle. Plusieurs études sociologiques sociologiques l'ont souligné dès l'émergence de la société de consommation, à commencer par *La Critique de la vie quotidienne* d'Henri Lefebvre (que Perec

connaissait).⁴ D'autres essais viendront, par exemple *Les Trente Glorieuses* (1979) de l'économiste Jean Fourastié.

Dans les années 1970, le regard socio-historique de Perec se déplace vers d'autres objets : la mémoire de la seconde guerre mondiale. En évoquant la mort de ses parents, le destin d'un enfant juif, les camps de la mort (dans le sillage de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme), ainsi que la colonie de W en Terre de feu, métaphore du fascisme et de l'Europe en feu pendant la guerre, Perec investit le génocide : disparition d'êtres humains, engloutissement d'un univers tout entier, traumatismes d'enfant, cicatrices mémorielles, deuil impossible, inscription de la mémoire dans des lieux et des objets. Les innombrables listes de Perec s'inscrivent dans cet effort pour se souvenir, pour ne rien oublier. Du reste, certaines listes – par exemple le projet des *Lieux où j'ai dormi*⁵ – ont un rapport direct avec la perte des repères familiaux.

À propos de cette ramification mémorielle, on peut citer des livres-origines, des auteurs-sources, « précurseurs » de Perec : Proust, mémorialiste de son enfance, ou Kafka, entomologiste des êtres sans défense sur lesquels s'abat un désastre.⁶ Mais on peut aussi mettre au jour les raisonnements qui parcourent l'œuvre de Perec comme autant de veines dans une strate géologique. Apparaît alors un Perec historien, désireux de se souvenir, mais surtout de mesurer l'amplitude de l'objet « génocide », à une époque où les historiens d'université ne s'y intéressent guère, hormis Raul Hilberg aux États-Unis, auteur de *La Destruction des Juifs d'Europe* (1961).

C'est cette sensibilité qui incite Perec à suivre Robert Bober dans un voyage touristique-mémoriel, en 1978, sur Ellis Island où transitèrent des millions d'émigrants arrivant dans le port de New York. Perec vient y questionner les ruines, le délabrement, mais surtout sa judéité – non pas une identité pleine et entière, des racines, une filiation, mais le sentiment de la déshérence.

ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici,
c'est l'errance, la dispersion, la diaspora.

Ellis Island est pour moi le lieu même de l'exil,
c'est-à-dire

le lieu de l'absence de lieu, le non-lieu, le nulle part. [...]

ce qui pour moi se trouve ici

ce ne sont en rien des repères, des racines ou des traces,

mais le contraire : quelque chose d'informe, à la limite du dicible,

quelque chose que je peux nommer clôture, ou scission, ou coupure, et qui est pour moi très intimement et très confusément lié au fait même d'être juif.⁷

Traces, errances, altérités, frontières de la judéité : c'est le troisième objet que Perec se donne. Associé à la Shoah, il entrera dans le cercle des études savantes à partir des années 1990, avec notamment *Déportation et Génocide* (1992) d'Annette Wieviorka.

Inventeur d'objets, poseur de questions, défricheur de problèmes, Perec s'improvise historien, ouvrant la voie aux historiens professionnels. C'est en ce sens qu'il fait de l'histoire, une histoire-problème, une histoire-chantier, une histoire-mémoire. L'histoire, chez Perec, c'est le questionnement, bien davantage que l'« Histoire » entendue comme une grosse tranche de passé.

Perec se moque à plusieurs reprises de l'Histoire académique. Le passage, mille fois cité, de l'« Histoire avec sa grande hache » traduit une ironie qui n'est pas toujours perçue. C'est l'Histoire-importance, l'Histoire-roulement de tambours, celle des hauts faits et des grands hommes, le récit emphatique des manuels scolaires dont le jeune orphelin s'inspire pour imaginer, au bénéfice de son père, « des morts glorieuses. La plus belle était qu'il avait été fauché par un tir de mitrailleuses alors qu'estafette il portait au général Huntelle le message de la victoire » (clone du général Huntziger, piteux commandant de la 2^e armée en mai 1940 et signataire de l'armistice en juin).

Les moqueries qu'inspire à Perec l'Histoire academico-scolaire se retrouvent dans un texte réédité dans *Penser/Classer*, recopiage en caractères gras et en italiques de titres, légendes et mots-clés empruntés au Malet-Isaac :

ITALIQUES

(Malet, XVIII^e siècle, Révolution, Empire, classe de première, chapitre XII : la France en 1789)

Territorialement

Politiquement absolue centralisée Le monarque parle. Tout est peuple et tout obéit organisation administrative la plus confuse n'était pas unifiée Société inégalité trois classes privilégiées non privilégiée

Roi héréditaire loi salique

droit divin
absolue

Et Perec d'éreinter « l'enseignement de cette histoire feinte où les événements, les idées et les (grands) hommes se mettent en place comme les pièces d'un puzzle. »⁸ L'histoire que pratique Perec – un investissement problématisé d'objets intimes – s'oppose à l'Histoire toute faite, grave et pompeuse, avec laquelle on la confond si souvent.

La démarche

Si Perec est un chercheur en sciences sociales, c'est surtout par la démarche, l'ensemble des outils qu'il forge pour comprendre ce qui est arrivé, ce qui lui est arrivé, ce qui nous est arrivé.

L'étrangement est l'une des premières étapes dans un raisonnement de sciences sociales : instrument de défamiliarisation, attitude faite de refus et d'émerveillement, il permet de décomprendre, c'est-à-dire de comprendre qu'on n'avait pas bien compris, qu'on n'avait pas compris qu'il y avait (encore) quelque chose à comprendre, que l'évidence, en somme, n'avait rien d'évident. Il s'agit d'une surprise ontologique devant le monde qu'on découvre différent de ce que l'on croyait, une réalité sur laquelle on a pris à nouveau parce qu'elle a été dé-naturalisée et re-problématisée.

Parmi les chercheurs, c'est Perec qui théorise le mieux cet art du décalage :

Interroger l'habituel. Mais justement, nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. [...]

Interroger ce qui semble tellement aller de soi que nous en avons oublié l'origine. Retrouver quelque chose de l'étonnement que pouvaient éprouver Jules Verne ou ses lecteurs en face d'un appareil capable de reproduire et de transporter les sons. Car il a existé, cet étonnement, et des milliers d'autres, et ce sont eux qui nous ont modelés.⁹

Cet « étonnement », préalable à un changement de point de vue, déclenche des textes grâce auxquels on peut voir la ville autrement. Même quand il ne se passe rien, il se passe quelque chose. C'est l'expérience, rapportée dans *Espèces d'espaces*, qui se déroule le 15 mai 1973, à 19 heures, à la terrasse d'un café près du carrefour Bac-Saint-Germain, à Paris. La rue, qui devient étrangère à ses arpenteurs les plus familiers, cesse de s'appeler rue, parcelle de ville. Dépouillée de son caractère d'évidence, saisie comme une « espèce d'espace », elle se transfigure en un réseau de réseaux, égouts sous la terre, bus en surface.¹⁰ Perec partage avec Brecht, qu'il admire, cette attitude de distanciation, appel à l'esprit critique, refus de l'adhésion. Chez l'un comme chez l'autre, la capacité d'*estrangement* permet de traverser la surface, de casser les fausses évidences, de ne pas être la dupe de ce qu'on a sous les yeux. Elle donne à voir le réel, mais sous un autre angle ; et c'est pourquoi elle est un geste tout à la fois littéraire et scientifique.

Le deuxième outil qu'utilise Perec, c'est le « je » de méthode, un « je » compatible avec le raisonnement, qu'il aiguise au lieu de l'émousser. On a souvent affirmé que *W* alternait deux récits, la « fiction » (nauffrage du Sylvandre, règlement de *W*) et l'« Histoire » (souvenirs d'enfance, notes corrigées après coup). Mais, parce que *W* est une « histoire de mon enfance », racontée à Françoise Dolto à l'âge de 13 ans, puis dessinée,¹¹ la dystopie de *W* est bien moins une fiction qu'une archive de soi, un document personnel, élaboré et réélabore afin d'éclairer une question que l'on se pose (l'écho de la guerre dans l'enfance, l'absence des parents). *W* est donc, de bout en bout, une autobiographie sur archives – dessins, notes, photos, magazines, souvenirs, textes antérieurs –, c'est-à-dire un livre d'ego-histoire, entre parcours individuel, récit familial et tragédie collective, où la documentation est rassemblée pour appuyer un raisonnement.

Perec a forgé la notion d'« infra-ordinaire » – c'est le troisième outil – au contact de Barthes, auteur des *Mythologies* (1957), dont le séminaire à l'EPHE était, en 1963-1964, consacré à l'« inventaire des systèmes de signification contemporains », objets, vêtements, aliments, langage de la publicité, etc. Pour Perec, l'infra-ordinaire est « ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire [...]. Ce qu'il s'agit d'interroger, c'est la brique, le béton, le verre, nos manières de table, nos ustensiles, nos outils, nos emplois du temps, nos rythmes. »¹²

Plusieurs livres de Perec explorent l'infra-ordinaire de son enfance ou de son adolescence, par exemple *Je me souviens* (1978), qui décline en versets la culture populaire des années 1950, acteurs, humoristes, sportifs, marques, entrelacés d'événements ayant défrayé la chronique. C'est la même réflexion qui sous-tend « Deux cent quarante-trois cartes postales en couleurs véritables » (inventées à partir d'un système combinatoire) :

Nous campons près d'Ajaccio. Il fait très beau. On mange bien. J'ai pris un coup de soleil. Bons baisers.

On est à l'hôtel Alcazar. On bronze. Ah ce qu'on est bien ! Je me suis fait un tas de potes. On rentre le 7.

Nous naviguons dans les environs de L'Île-Rousse. On se laisse bronzer. On mange admirablement. J'ai pris un de ces coups de soleil ! Baisers et tout.¹³

Il est frappant que de nombreux historiens et sociologues, à partir des années 1980, se soient mis à partager cet intérêt pour l'infra-ordinaire. C'est le cas, en Allemagne, d'Alf Lüdtke, promoteur de l'*Alltagsgeschichte* (histoire du quotidien), sensible au grain de la vie, à la culture matérielle, aux pratiques des individus, notamment dans les classes populaires. Désireux de s'intéresser aux « petits hommes » situés au bas de la machine de mort nazie, Christopher Browning présente son livre *Des hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne* (1992) comme « l'*Alltagsgeschichte* d'une unité de police particulière ». En France, Philippe Artières proposera de son côté une histoire des échecs, des espérances brisées, mais aussi des ceintures, des routes et des faire-part.¹⁴

Les formes de l'histoire

La littérature que Perec invente n'est pas sans rapport avec l'histoire, définie comme l'inscription d'une méthode dans un texte. Il ne s'agit pas de dire que Perec est un historien au même titre que Braudel et Friedländer. En revanche, si l'on accepte l'idée que l'histoire s'astreint à un ensemble de règles grâce auxquelles elle est capable de dire des choses vraies sur le passé, on peut

avec profit la rapprocher de la « littérature sous contrainte » pratiquée par Queneau, Perec et le groupe de l'Oulipo.

Tout l'art, ici (un art indissociablement littéraire et cognitif), consiste à transformer les contraintes en sources de liberté. Comme l'écrit Queneau dès 1938, « le classique qui écrit sa tragédie en observant un certain nombre de règles qu'il connaît est plus libre que le poète qui écrit ce qui lui passe par la tête et qui est l'esclave d'autres règles qu'il ignore. »¹⁵ Faut-il y voir, après la guerre, une « philosophie » du déporté (on sait que François Le Lionnais a été envoyé à Dora), qui s'efforce de rester libre au milieu des contraintes les plus arbitraires ? Quoi qu'il en soit, pour Perec comme pour l'historien, c'est en s'assujettissant à une règle qu'on parvient à créer.

La Vie mode d'emploi (1978) l'illustre admirablement, avec son rets de contraintes hautement complexes : polygraphie du cavalier sur un damier de 10 cases sur 10, qui commande l'ordre de la description au sein de l'immeuble ; mise au point de 42 listes (couleurs, mobilier, animaux, nourriture, événements, nombre de personnages, longueur du chapitre, etc.), avec tableaux et règles de distribution ; « cahier des charges » qui récapitule. Dans un entretien de 1977, Perec rappelle qu'il « aime multiplier les systèmes de contraintes lorsqu'[il] écri[t] : ce sont les pompes aspirantes de mon imagination. »¹⁶

À cet égard, Jules Verne et Raymond Roussel sont des maîtres. Le carcan de la forme libère leur imagination : les règles sont le meilleur adjuvant de la liberté. Naturellement, l'historien ne cherche pas à inventer des personnages, ni à explorer des mondes parallèles ; sa création consiste à dire des choses vraies par le truchement d'une documentation et d'un raisonnement dédié. Le système de contraintes qu'il s'impose – problème, sources, citations, démonstration, bibliographie –, le « cahier des charges » qu'il se fixe, lui permettent de produire non pas de la fiction, mais de la connaissance.

Juif, fils d'une famille disloquée et habitant d'une rue détruite, Perec bâtit une œuvre hantée par l'absence, lézardée par les failles. Son pendant, en sciences sociales, s'appelle l'historiographie du vide : une forme qui laisse une place au blanc, à la lacune, au manque, au néant. En ce sens, les nombreuses disparitions de *La Disparition* ont une portée paradigmatique :

ô, vain papyrus aboli par son Blanc ; discours d'un non-discours, discours maudit montrant du doigt l'oubli blotti croupissant au mitan du Logos, noyau pourri, scission, distraction, omission affichant ou masquant tour à tour son pouvoir, canyon du Non-

Colorado, corridor qu'aucun pas n'allait parcourir, qu'aucun savoir n'allait franchir, champ mort où tout parlant trouvait aussitôt, mis à nu, l'affolant trou où sombrait son discours, [...] sillon lacunal, canal vacant, ravin lacanial, vacuum à l'abandon où nous sombrons sans fin dans la soif d'un non-dit, dans l'aiguillon vain d'un cri qui toujours nous agira¹⁷

Comme l'écrivain, l'historien voyage au cœur de l'absence : volatilisation des disparus, silence de leur voix, perte de la documentation, passage du temps, montée de l'oubli. Pourquoi le texte n'en porterait-il pas la trace ? Cerner le vide, c'est accepter notre historicité.

La conception de Perec peut à bon droit inspirer les chercheurs. Comme il l'explique dans ses « Notes sur ce que je cherche », ses livres « parcourent un chemin, balisent un espace, jalonnent un itinéraire tâtonnant, décrivent point par point les étapes d'une recherche dont je ne saurais dire le "pourquoi" mais seulement le "comment" ». ¹⁸

Et voilà Perec « chercheur », menant une recherche au sens fort, creusant une énigme. Orphelin de parents, d'objets, de rues, de sens, de formes, lancé dans une quête perpétuelle sur les traces des disparus, Perec recompose l'éthique de l'historien, avec sa lucidité, sa conscience douloureuse, sa distance par rapport aux autres, son recul sur soi-même, sa sobriété, sa simplicité d'expression, son refus de la naïveté et du spectaculaire, sa méfiance pour le sentimental tire-larmes.

La « littérature-vérité »

Quels usages de Perec ? Quelles lectures de quelles œuvres ? Pour quels plaisirs ? Naturellement, Perec intéresse les « littéraires ». Ils trouveront en lui la profusion des romans, les jeux de mots, le travail de mémoire et de deuil, mais aussi une riche intertextualité : Perec-Proust ou Perec-Sarraute pour les souvenirs d'enfance, Perec-Verne pour les voyages et les aventures, Perec-Melville pour « Maudit Bic » et Bartlebooth, sans oublier évidemment Perec-Flaubert pour les citations. De l'aveu même de Perec, *Les Choses* a été « en grande partie déterminé par l'obsession des descriptions et des périodes "à la Flaubert", aboutissant, dans de nombreux cas, à des pastiches, des allusions, des

transcriptions et même des citations purement et simplement collées dans mon texte ». ¹⁹ Perec annexé par la littérature : très bien.

Mais il y a aussi le Perec chercheur en sciences sociales, l'écrivain qui inspire historiens, sociologues, anthropologues, géographes, parce qu'il parle leur langage et partage leur quête. Il ne s'agit pas simplement de conseiller aux historiens de lire *W* ou *La Disparition*. Il s'agit bien plutôt de localiser l'influence que Perec peut avoir sur les chercheurs, par ses objets, sa démarche, ses formes, ses narrations et même ses fictions ; car si Perec décolle de la vie, c'est pour la voir de plus haut.

Perec ne le savait-il pas obscurément ? À l'époque de *La Ligne générale*, le jeune aspirant écrivain professait que « la littérature n'est pas une activité séparée de la vie ». ²⁰ Il appelait de ses vœux une littérature engagée, c'est-à-dire accrochée à la réalité, aux prises avec le monde, refusant le « refus du réel » incarné par le Nouveau Roman. Une littérature engagée ? Non certes celle de Sartre et des compagnons de route, mais celle de l'enquêteur-chercheur, respectueux de la complexité du monde, mû par la volonté acharnée de le comprendre, capable d'interroger les hommes et d'extirper « aux événements leurs secrets ». La littérature d'Antelme et de Soljenitsyne, de Primo Levi et d'Annie Ernaux, qui ont œuvré à déchiffrer leur vie, c'est-à-dire la nôtre.

Comprendre ce qui s'est passé, faire de l'écriture un « moyen de connaissance », dévoiler l'ordre du monde par-delà le désordre apparent, voilà le programme de la littérature « réaliste » que Perec prophétise au tournant des années 1960. Ses contraintes : l'absence, la disparition, la lacune, le vide. Ses atouts : la lucidité, l'examen de conscience, le cheminement, l'esprit de conquête, la méthode. Sa *libido sciendi* : la passion du réel, qu'il dénombre, distribue, inventorie, classifie, catalogue, jusqu'à l'épuisement.

De ce besoin de comprendre est née une littérature profondément historienne et sociologique, une littérature qui pense et qui aide à démontrer, une écriture du réel, un ensemble de textes-recherches et de livres-enquêtes qui cherchent désespérément à comprendre ce qui s'est passé, ce que nous sommes devenus – un espace où le monde se révèle. C'est à cette exploration toujours joyeuse que Perec nous invite, manière de renouveler la littérature tout en modernisant les sciences sociales. À moins que ce soit l'inverse.

Notes

1. Georges Perec, “Notes sur ce que je cherche” [1978], in *Penser/Classer* (Paris: Hachette, 1985), 9-10.
2. *Id.*, *Les Choses* [1965] (Paris: Union générale d’édition, 1985), 31.
3. *Id.*, *Entretiens et Conférences*, vol. I (Nantes: Joseph K, 2003), 21, 60 et 253.
4. Voir Michael Sheringham, *Everyday Life. Theories and Practices From Surrealism to the Present*. Trad. *Traversées du quotidien. Des surréalistes aux postmodernes* (Paris: PUF, 2013).
5. Voir Danielle Constantin, “Sur *Lieux où j’ai dormi* de Georges Perec,” *Item*, <http://www.item.ens.fr/articles-en-ligne/sur-lieux-ou-jai-dormi-de-georges-perec1/>, dernière consultation février 2018.
6. Voir notamment Muriel Philibert, *Kafka et Perec. Clôture et lignes de fuite*, (Fontenay-aux-Roses: École normale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud, 1993); et Annelise Schulte Nordholt, *Perec, Modiano, Raczymow. La génération d’après et la mémoire de la Shoah* (Amsterdam, Pays-Bas: Rodopi, 2008).
7. Georges Perec, *Ellis Island* (Paris: POL, 1995), 57-58.
8. *Id.*, *Penser/Classer*, 74 et 77.
9. *Id.*, *L’Infra-ordinaire* (Paris: Seuil, 1989), 11-12.
10. *Id.*, *Espèces d’espaces* (Paris: Galilée, 1974), 70-74.
11. Voir le dessin et les photos reproduits dans le numéro 76 de *L’Arc* en 1978.
12. Perec, *L’Infra-ordinaire*, 11-12.
13. *Ibid.*, 33.
14. Voir respectivement Alf Lüdtke dir., *Histoire du quotidien* (Paris: Éd. de la Maison des sciences de l’homme, 1994); Christopher Browning, “German Memory, Judicial Interrogation, and Historical Reconstruction,” in Saul Friedlander dir., *Probing the Limits of Representation. Nazism and the “Final Solution”* (Cambridge: Harvard University Press, 1992), 22-36; et Philippe Artières, *Rêves d’histoire. Pour une histoire de l’ordinaire* (Paris: Les Prairies ordinaires, 2006).
15. Raymond Queneau, “Qu’est-ce que l’art ?” [1938], in *Le Voyage en Grèce*, Paris, Gallimard, 1973, 94.
16. Perec, *Entretiens et Conférences*, vol. I, 228.
17. *Id.*, *La Disparition* [1969] (Paris: Gallimard, 1975), 128.
18. *Id.*, *Penser/Classer*, 12.

19. Cité dans “Ce qu’ils pensent de Flaubert,” *La Quinzaine littéraire* no. 324 (1^{er} mai 1980).

20. Georges Perec, “Robert Antelme ou la vérité de la littérature” [1963], in *L.G. Une aventure des années soixante* (Paris: Seuil, 1992), 87-114.